



Où sont les Noëls d'autrefois ?

Il est bien dommage qu'on ne chante plus dans nos églises les vieux Noëls d'autrefois, détrônés depuis longtemps par le *Minuit Chrétien* d'Adam, hymne traditionnel, sinon officiel, et un peu emphatique de nos messes de minuit.

Ils étaient pourtant, ces Noëls, pleins de charme, de naïve piété et de mysticisme ingénu. Des paroles sans prétention se chantaient sur des aires simples. Joyeux ou nostalgiques, s'emplissaient d'une émotion sans recherche. Une familiarité bon enfant n'excluait pas la vénération, les anachronismes ajoutaient au pittoresque, le profane s'y mêlait parfois au sacré, mais un souffle de foi sincère les animait.

Le XVI^e siècle en fut l'âge d'or. En Bourgogne, le Dijonnais La Monnoye en composa un grand nombre. Son concitoyen et ami Aimé Piron (le père de celui qui ne fut rien, pas même académicien) tenta de l'imiter, sans cependant l'égaler.

Mais l'art populaire, comme beaucoup d'autres, est sujet à se gâter. Naïf et sincère à ses débuts, il prit l'audace mais perdit son ingénuité, tomba dans le mauvais goût devint affecté et finit dans le pédant.

Dans les époques plus proches de la nôtre, quelques poètes se sont efforcés de redonner à ce genre un lustre nouveau. Mistral, Roumanille, Le Goffic, ont su en créer de charmants. Plus près de nous, le Sédolocien Albert Guillaume en composa quelques-uns en patois de chez nous, qui ne manquent pas de saveur, comme son *Ai No* que voici :

*Lai nouège tombe bin sàrrée
Les àbres touerdus sont tos bians,
Arrivez sans crouandre lai gelée,
I vons s'panser convenablement !*

*Avant d'méger laird et jambon,
A nous fait fere nos dévotions.
Le Bon Dieu es r'gards divins
N'aime pas les ceux qu'sont trop
malins.*

*Après messe c'ot révouillon.
Vingt dieu ! I n'boiront point
d'eaie,
Mas rang du vin, et peu du bon,
Qu'hou laire dru qu'ment des
jouais !*

*Honneur ai Cu qu'beille d'la-haut
Es fètes du bon vin ai bouère,
Ai méger des bons l'ingiaux
C'at bin l'moins qu'i fétins sai
glouère !*

Autrefois, les hommes étaient plus près que nous des dieux et des saints, ils n'étaient pas intimidés par leur présence, prenaient parfois avec eux des libertés qui nous surprennent aujourd'hui. Dans un Noël flamand, on voit le Père Éternel fumer la pipe. Nulle irrévérence là-dedans ! En leur ingénuité, nos aïeux estimaient qu'on puisse fumer la pipe à la Cour Céleste, tout comme Jean-Bart la fumait dans les salons de Versailles.

Familiarité est souvent preuve d'amour. En ces temps-là, les hommes aimaient mieux qu'aujourd'hui. Mais où sont les Noëls d'autrefois, où sont les neiges d'autan ?

Nous avons reçu...

Mémoires de la Société Edenne, dont le Tome 53 (fasc. 3) est tout entier consacré à une étude exhaustive de M. Christian Dugas de la Boissonny sur les institutions municipales de la ville d'Autun, de la fin du 15^e à la fin du 17^e siècle. L'auteur y donne la liste des

Le MORVAN

DÉCEMBRE 1977

« Tout ce qui intéresse le Morvan est nôtre »

Joseph PASQUET.

NOTRE PAGE

Les textes proposés pour la page du Morvan qui paraît chaque fin de mois, devront parvenir, si possible, en deux exemplaires, avant le 10 de chaque mois, au responsable, M. Marcel Barbotte, La Comaille, 71400 Autun.

NOTRE BULLETIN

Toutes communications concernant le Bulletin de l'Académie du Morvan, notamment pour l'envoi des fascicules déjà parus, sont à adresser au directeur de la publication, M. Marcel Vigreux, à Ménéssaire, 21430 Liernais.

Images de la Grèce d'aujourd'hui

Le voyageur qui, le matin, a quitté le Morvan encore frissonnant dans la rosée a, lorsque la Caravelle le dépose sur l'aéroport d'Athènes, la tête pleine d'images de fraîcheur : pâturages d'un vert intense où les bœufs gras du Charolais dessinent des taches blanches, forêts où le vert foncé des sapins le dispute au vert plus nuancé des chênes et des hêtres. Avant même l'atterrissage, il a pu apercevoir par le hublot la montagne de l'Hymette, et les images peintes en vert ont disparu. Ici, c'est la teinte ocre qui domine, mise en valeur par le bleu azur du ciel et le bleu profond de la mer.

Si le voyageur, pétri de culture antique, croyait trouver là des champs de fleurs bûtinés par les abeilles, il est déçu. En effet, l'Hymette n'est plus qu'une montagne pelée depuis que les Athéniens ont coupé les arbres pour se chauffer pendant les dures années de la dernière guerre mondiale. Ceci nous met tout de suite dans l'ambiance : la nature méditerranéenne se venge lorsque l'homme la dépouille de son manteau végétal naturel. Enfin, le dépaysement est total lorsque le voyageur quitte l'avion climatisé pour monter dans le bus qui va le mener à son hôtel. Le thermomètre marque 40° à l'ombre, et nous sommes en septembre !

Du haut du ciel, le coup d'œil qui embrassait la ville laissait une impression de blancheur immaculée, de propreté nette. Au niveau du sol, cette impression est démentie, tout d'abord par la poussière, car la pluie est rare l'été, et aussi par un laisser-aller bien propre aux cités de la Méditerranée. L'après-midi, la ville est presque déserte, les boutiques ont baissé leurs rideaux, les Athéniens font la sieste dans la partie la plus fraîche de la maison. Aussi, la circulation dans les rues est aisée, le touriste a le loisir d'observer. Les larges avenues

des odeurs de menthe et d'épices évocatrices de l'Orient. Les bouches de la station de l'unique ligne de métro qui relie le nord d'Athènes au Pirée, absorbe une partie de cette foule. L'autre, qui n'a pas l'air pressé, flâne, prend le temps de s'asseoir, de rêver, de parler, se laisse étourdir par le vacarme de la circulation, qui devient de plus en plus intense et dangereuse.

En effet, d'antiques voitures se frayent un chemin dans les embouteillages et se faufilent parmi les rutilantes Mercedes, les Mazdas japonaises, plus utilitaires, ou les Toyotas, plus démocratiques. Ici, le matériel usagé, qui aurait été mis à la réforme depuis longtemps chez nous, témoigne des difficultés économiques que la Grèce a connues pendant de longues années encore après la seconde guerre mondiale, malgré l'aide américaine du plan Marshall. Mais les derniers modèles de la technique montrent que la Grèce est en train de perdre son visage de pays sous-développé, qu'elle se modernise à un rythme très rapide. Dans quelques années, le touriste ne sera peut-être pas plus dépaycé dans les rues d'Athènes que dans celles de Marseille ou de Rome.

A l'écart, de petites places rectangulaires sont plantées d'arbres à l'ombre desquels les cafés ont installé tables et chaises pour que l'on puisse venir s'y rafraîchir et boire le traditionnel « ouzo ». Pour l'heure, y règne une atmosphère de détente. Dans cette ambiance de récréation où les enfants jouent au ballon et s'interpellent, on a peine à entendre, si l'on s'arrête pour se reposer sur un banc, le cliquetis régulier du « komboloy » qu'un homme est en train d'égrenier. S'impose aussi une promenade pedestre dans le quartier pittoresque de la Plaka, au pied de l'Acropole.

Les originaux ornent les vitrines du Musée National. C'est un peu le marché aux puces, transporté sous le soleil de la Méditerranée. Combien de temps encore la Grèce nous montrera-t-elle ce visage du passé ?

Le voyageur aurait tort de penser qu'Athènes résume la Grèce à elle seule, bien que le tiers de la population vive dans cette énorme capitale. Il a encore beaucoup à découvrir. Quitter la ville n'est pas chose aisée. Il faut d'abord traverser une interminable banlieue où immeubles modernes éternellement inachevés voisinent en toute anarchie avec des habitations, des hangars et des entrepôts qui tiennent davantage du bidonville que des maisons urbaines.

Enfin, la campagne grecque s'offre dans toute sa beauté. Elle est bien telle que le livre d'histoire en a laissé le souvenir. Partout où le regard se pose, il est ébloui par l'ocre jaune des collines dénudées et le blanc éclatant des petites maisons cubiques groupées en villages, ou disséminées autour des bouquets de cyprès. Heureusement, le vert pâle des oliviers et des pins apporte un peu de douceur. Il est agréable d'admirer les chaumes dorés des champs de blé, la vigne, les oliveraies bien cultivées, richesses traditionnelles, et les plantations d'amandiers et de pistachiers, nouvelles ressources de l'agriculture grecque. La montagne est encore le domaine des bergers, qui gardent leurs grands troupeaux de chèvres et de moutons comme leurs ancêtres du temps d'Homère, mais la « distraction » moderne les a touchés aussi : ils ont maintenant la télévision. Bon nombre de petits paysans se sont expatriés, ayant voulu tenter leur chance à l'étranger, ou se sont mis au service d'hommes entrepreneurs qui ont développé des cultures plus riches et destinées à

nouvel Etat : développer l'économie pour faire de la Grèce un pays moderne, et donner du travail à ses habitants, tout en préservant le patrimoine culturel.

Il est vrai que les troubles politiques ont trop longtemps retardé la mise en valeur du territoire. Aussi, les usines sont-elles peu nombreuses, presque toutes implantées autour d'Athènes et de son port, le Pirée : raffineries de pétrole, exploitation des minerais de Laurion, et usine d'aluminium de Corinthe construite par un groupe français. La Grèce aurait une des premières flottes du monde si tous ses navires portaient le pavillon grec, au lieu des drapeaux du Panama et du Liberia. Mais en continuant la tradition de leurs ancêtres avec des bateaux souvent démodés ou trop petits, et en pratiquant un cabotage actif d'île en île, les Grecs ont la quatrième flotte mondiale. Malheureusement, la crise actuelle du fret immobilise dans la rade de Salamine un grand nombre de cargos.

Chaque année, Athènes, Delphes, Olympie, Epidaure, qui sont les sites antiques les plus prestigieux, reçoivent plus de deux millions de visiteurs. Le touriste amateur de vestiges et d'œuvres d'art est comble. Après sa visite culturelle au musée et dans les ruines de Delphes, il peut, s'il le désire, se reposer et se recueillir dans le petit village d'Arachova. Il se distrait en visitant les boutiques des artisans et des marchands de souvenirs, et contemple dans la paix du soir le site magnifique qui lui est offert : le profond ravin où une mer d'oliviers descend jusqu'au port d'Itea. Avant de regagner le bord de mer, il fait halte au monastère d'Hosios Loukas ou à Dafni, afin d'admirer l'architecture byzantine. L'imposante fresque peinte sous la coupole de l'église, et qui représente le beau visage barbu d'un Christ « Pantocrator », semblable dans sa majesté divine à un Zeus olympien,

Images de l'Apocalypse

par le chanoine GRIVOT

D'entrée, l'auteur nous prévient : *L'Apocalypse est un ouragan... les sages essaient d'y trouver quelque lumière, ils en trouvent une, parfois.* Allons-nous également la découvrir dans ce nouvel ouvrage que le chanoine Grivot propose à notre méditation en cette fin d'année, et que les Editions Zodiaque présentent avec le soin et le goût apportés aux réalisations de l'atelier monastique de la Pierre-qui-Vire ? (1).

Sa lecture, il faut en convenir, est moins ardue, plus attrayante que celle de l'Apocalypse de Jean sur quoi se ferme le Nouveau Testament. C'est que l'auteur ne se croit pas tenu à un ton compassé pour dissenter des textes saints : le sacré n'est pas fermé à toute forme d'humour, et malice n'est pas irrévérence. Dans un style alerte, le chanoine Grivot, exégète et vulgarisateur, nous rend plus accessible un texte dont l'approche peut parfois dérouter.

Et, déjà, ce rappel : apocalypse ne signifie pas catastrophe, mais « révélation ». Révélation de l'évolution et de la finalité de notre monde. Même si un cataclysme doit anéantir le monde, il ouvre en même temps l'avènement d'une ère de justice et d'amour.

L'Apocalypse n'est pas seulement l'exposé, qui eût été sans intérêt, des faits antérieurs à l'an 70, ou 90, où elle fut écrite, mais la description prémonitrice et allégorique d'événements qui allaient survenir bien au-delà. L'on a pu ainsi y trouver des références à Mahomet, Luther, la Révolution Française, Napoléon, Hitler, la bombe atomique, le nucléaire, le cinéma et la télévision. Et d'itérer sans cesse encore inscrits en filigrane, dans ce texte extraordinaire, des conjonctures dont nous n'avons pas conscience ! Car l'Apocalypse survole le passé, le présent et l'avenir, elle est universelle et éternelle.

Qu'elle renferme des invraisemblances, exagérations ou bévues auxquelles Jean, dans son enthousiasme de visionnaire, s'est parfois laissé entraîner, l'auteur ne le conteste pas, et les signale en souriant. Mais, ajoute-t-il, il faut prendre ce livre tel qu'il est, avec ses corrections, ses incorrections, ses imperfections et son message qui, est, lui, immuable et étonnement lumineux.

En satisfaisant le goût du merveilleux et du fantastique, l'Apocalypse a inspiré aux artistes de tous les temps des allégories que nous trouvons dans leurs compositions peuplées de monstres et d'êtres étranges. De Van Eyck et Dürer à Goerg, Waroquier, et bien d'autres, beaucoup se sont consacrés à cet iconographie dont nous trouvons ici un copieux échantillon : quatre-vingt illustrations, dont dix planches en couleur. L'Espagne apporte une contribution importante avec, parmi les plus anciens documents, ceux du moine Beatus qui

vivait au XI^e siècle, et dont beaucoup sont, ici, reproduits.

Voici donc, explicitée en cent cinquante pages que se partagent texte et images, et rendue plus abordable, la relation obscure et confuse des visions de l'apôtre Jean dans l'île de Patmos — encore qu'il ne soit pas certain que l'apôtre fut ici en cause. Avec l'aide du chanoine Grivot qui nous aura donné la clé des énigmes posées dans ce livre presque deux fois millénaire, nous aurons le sentiment d'être devenus plus perspicaces, plus intelligents. Qu'au moins, pour cette illusion, grâce lui soient rendues !

M. B.

(1) Chez l'auteur, 7, place du Terreau, Autun (prix : 29 F).

Anecdotes asquinoises

de Paul MEUNIER

Asquins est un village de l'Yonne, au pied de Vézelay, ce haut lieu de la foi chrétienne, dont le regretté Abel Moreau a si bien décrit la magnifique abbatale. Pierre Meunier, aujourd'hui octogénaire, fils de ce terroir où croît la vigne, où l'on récolte en abondance les fruits printaniers, nous conte les souvenirs de sa longue vie et ceux qu'il a recueillis de ses aïeux et contemporains. Marchands, laboureurs, vignerons, tonneliers, maçons, prêtres, chantres et enfants de chœur naissent en des pages nourries d'anecdotes, de chiffres, de dates mémorables pour son village et de détails piquants.

Il nous révèle ainsi les travaux, les fêtes profanes ou religieuses, les traditions et les coutumes, bref la vie quotidienne des Asquinois. On trouve encore dans son livre le récit de grands événements vécus à l'échelle villageoise, la révolution de 1848, le drôle et cruel hiver de 1879 (le vin gela dans les feuillettes et le pain dans le four), la guerre de 1914, l'invasion de 1940, la longue occupation qui s'ensuivit : réquisitions de chevaux, de pommes de terre, d'avoine... et de jeunes gens pour l'entreprise Todt. Ces dernières chroniques seront précieuses à qui voudra, plus tard, connaître, pris sur le vif, jusqu'aux moindres faits d'un drame qui dura cinquante mois. Elles s'ajoutent à celles que l'auteur emprunte aux archives communales ou paroissiales, aux *Recherches historiques* de l'abbé Pissier, à un almanach, *Le Bavard*, et même aux cloches de son église.

Le livre est écrit avec beaucoup de verve et une émotion qui, pour être discrète, n'en est pas moins sensible. On aurait aimé, cependant, un plan rigoureusement fidèle à l'ordre chronologique, et surtout, un échantillon de texte, qui l'eût débarrassé de ses barbarismes (vigourosité, rencontre, homme conséquent (pour important), endoit passager (pour passant), l'hangar, nous cueillâmes...) de ses incorrections (se rappeler de... malgré que... surtout que...), des pléonasmes (seul

unique textile, de cela, les laboureurs s'en moquaient) et de ses nombreuses cacographies (attraper, échalat, accolite, cauchermard). Mais nul ne boudera contre son plaisir. Ce livre, illustré par la reproduction de jolies cartes postales, est en grande partie composé d'anecdotes. Qu'elles soient contées en patois puis traduites, ou en français, elles ne manquent pas de verdeur, ni de sel. En voici trois :

Le père L. Chauffard, maire de notre commune, je vous parle de voilà longtemps, fut convoqué, ainsi que ses confrères de l'Avalonnais, à une réunion à la sous-préfecture d'Avallon. Après la séance, il y eut un déjeuner à l'hôtel du Chapeau-Rouge. Comme il faisait très froid, l'hôtelier crut bon devoir servir à ses hôtes un potage bouillant. Assis à côté de M. le sous-préfet, notre maire ne pouvait pas en avaler une cuillerée, tandis que celui-ci avalait son potage tranquillement. Surpris, ébahi, il frappa sur l'épaule du sous-préfet et lui dit : « Mâ, Monsieur le Sous-Préfet, vouée d'nn lai gueule farrée pou pouvouère aivalé cha ! ».

Un dimanche soir, à Asquins, un ivrogne menait grand tapage dans la rue en face du café. S'approchant de lui en tant que maire, il l'invita au calme lui conseilla de rentrer chez lui. Outré, l'autre lui répondit : « Si inn te respectue pas, vieux c... itte foutreau mon poing en travers de lai gueule » et il entra au bistrot, et... le père Lucien en fit autant !

Un brave homme d'un hameau d'Asquins était monté à la foire à Vézelay. Eloquent et écouté, après avoir discuté en de nombreux cafés, il se souvint qu'il avait une visite à faire en haut de la ville. Fatigué par la chaleur et son obésité, il s'assit un instant sur le mur d'enceinte de la cour de l'école. A l'ombre, dans la douceur du repos, il s'assoupit. La jeune maîtresse, voyant ce brave homme qui attendait depuis un bon moment, vint s'informer. En lui tapant doucement sur l'épaule, elle lui dit : « Monsieur, vous attendez sans doute un enfant ? ». Caressant son gros ventre, il répondit : « Oh ! que non, Made-moiselle, je suis gros comme ça par nature ! ».

Voilà des « histouères » dignes de celles que, pour notre plaisir, publie chaque mois *Le Morvandiau* de Paris.

Roger DENUX.

(1) Paul Meunier, *Anecdotes asquinoises*, Editions de Givry, 89, rue de Lyon, Avallon.

Convocations

Les membres du conseil d'administration de l'Académie du Morvan sont convoqués à la réunion mensuelle qui aura lieu le dimanche 5 février, à 9 h 30, au siège social (ancienne mairie).

cette époque au premier magistrat municipal d'Autun) qui occupèrent plus ou moins longuement cette charge. Une étude qui apporte une importante contribution à l'histoire locale.

Pays de Bourgogne. — Ce numéro 100, dont la couverture s'orne d'une belle image en couleurs de La Charité-sur-Loire (reproduction d'un tableau de F. Narcy) marque une étape importante dans l'existence de cette excellente revue trimestrielle. Toute l'activité culturelle, artistique, économique de notre région, depuis un quart de siècle, y est évoquée par MM. A. Colombet, J.-F. Bazin, L. Boitout, M. Chabouf, Y. Bonvalot. On y trouvera également les chroniques et notes habituelles.

La Revue des Deux-Mondes (novembre), toujours éclectique avec des articles de Robert Boulin, Yvon Bourges, J. de Lacretelle, Maurice Druon, Alain Peyrefitte, Clara Malraux, Pierre de Boisdeffre, Julien Segnais, G. Palowski, J. Barsalou, M. Gabilly, etc. L'actualité politique, littéraire, artistique traitée par les meilleurs spécialistes.

Les propos de l'Oncle Benjamin (Camosine) poursuivent leur enquête sur les voies romaines au départ de Saint-Honoré (R.P. Wabiez, et publient des « Echos de Saint-Saulge » par G. Combeau et quelques commentaires de Jacques Diodore sur les fameuses légendes de ce pays.

Une nouvelle découverte archéologique à Autun

Une remarquable exposition qui se tiendra au Musée Rolin à Autun jusqu'en mars, présente une cinquantaine de photos en « fausses couleurs » (utilisation des infra-rouges) illustrant les principaux résultats de la prospection archéologique aérienne effectuée dans notre région sous l'impulsion de M. Devaugues, directeur des Antiquités Historiques Régionales, par le professeur Goguet, l'archéologue volant.

L'application de la photo aérienne à la recherche archéologique donne en le fait de surprenants résultats. L'ombre portée du soleil permet de détecter le moindre relief, et les lignes arasées, invisibles du sol, apparaissent sur les chichés prix au petit matin ou au crépuscule. Ainsi apparaissent sur le document les « fantômes » très précis des constructions enfouies.

Cette méthode, appliquée dans les départements de la Côte-d'Or et de la Nièvre a pu préciser les plans d'édifices monumentaux : temples, théâtres ou villas sur des sites déjà connus par des découvertes archéologiques, mais dont on ignorait les contours et la complexité (Champelleme-Compiègne, Entrains, Montenoison, Brèves, Menou, etc).

En balayant les parages d'Autun M. Goguet a découvert l'an dernier, à la faveur d'une sécheresse exceptionnelle, les traces d'un énorme édifice antique, à proximité du temple de Janus. Les premiers travaux ont permis de dégager une amorce des fondations de cet édifice qui pourrait, d'après les archéologues, être un théâtre antique, de dimensions analogues à celles du théâtre romain.

Mais une énigme se pose : pourquoi ce second théâtre à Augustodunum, qui en existait déjà un, construit au milieu du I^{er} siècle et qui, le plus vaste de la Gaule romaine, avec trente mille places, paraissait largement suffire à la population ? Peut-être celui que l'on veut découvrir était-il d'origine ancienne et a-t-il été délaissé au profit d'un nouveau théâtre édifié en un lieu plus propice ? Peut-être l'un servait-il à des spectacles, le second étant affecté à d'autres jeux ? Et la coexistence d'un amphithéâtre aujourd'hui disparu, mais dont on assure qu'il était plus vaste que les arènes de Nîmes, ne facilite pas la solution de l'énigme.

sont bordés d'immeubles récents construits sans recherche architecturale : une dalle de béton posée sur des piliers dont les armatures d'acier dépassent, attendant un acheteur éventuel désireux de construire un étage. Cela s'appelle, pour le propriétaire, « vendre de l'air ». L'intervalle entre les piliers est rempli de petites briques roses, qui encadrent les portes et les fenêtres. Il est évident qu'aucun plan concerté d'urbanisme n'a présidé à la croissance de la ville. Ça et là, quelques immeubles imposants de style néo-classique dressent fièrement leur fronton de temple posé sur des colonnes cannelées, comme pour défier la pelle mécanique des démolisseurs, qui ne respectent rien. Dans l'échancrure d'un carrefour, on aperçoit la silhouette familière du Parthénon qui veille depuis vingt-cinq siècles sur les activités d'un peuple laborieux.

Avec le soleil qui décline et teinte en ocre rose les vieilles pierres de l'Acropole, le soir tombe et peu à peu la ville s'anime. De vieux bus rafistolés, cahotants, bruyants, empestent le gas-oil, déversent leur trop-plein de voyageurs qui descendent en s'épongeant le front. Ils semblent tous s'être donné rendez-vous sur la place Omonia. Maintenant, les magasins ont relevé leurs rideaux. Commerces de luxe, bijouteries, cotoient de modestes « hypermarchés » ou des boutiques d'alimentation qui laissent échapper par la porte largement ouverte

In Memoriam

Raoul Follereau de notre jeunesse

La mort de Raoul Follereau a ému tous ceux qui savent avec quelle passion et quel zèle d'apôtre il aura consacré les trois-quarts de sa vie au service des lépreux. Tout a été dit — mais dira-t-on jamais tout ? — sur l'inépuisable et efficace action de ce « vagabond de la charité ». Beaucoup d'hommages lui ont été rendus. Plus, peut-être qu'il en eût souhaités, moins qu'il en eût mérités. Que s'y ajoute ici le souvenir d'un compagnon de sa prime jeunesse.

J'ai connu Raoul Follereau il y a bien longtemps, il a été mon condisciple à l'E.P.S. de Nevers dans les années 1917 ou 1918. C'était le plus charmant des camarades, amusant, pétillant d'idées, marquant déjà d'heureuses dispositions pour la littérature. Il écrivait des poèmes qu'il nous récitait, ou que nous lisions sous le coude pendant les études. Il nous dépassait, nous subissions son rayonnement, sans imaginer le destin qui l'attendait.

La vie éparpille les amis d'enfance... Je l'ai revu trente-cinq ans plus tard à Alger. Dans la salle Pierre-Bordes, la plus vaste de la ville, pleine à craquer, il avait prononcé, avec quelle autorité et quel talent ! l'émouvant plaidoyer qu'il ne se lassait pas de répéter partout dans le monde en faveur de « ses » lépreux. C'était un conférencier hors de pair, passionné et passionnant. Ce qu'il exposait, il le plaçait : ce qu'il demandait : argent, concours, moyens, il le revendiquait. La salle, bouleversée, lui avait fait une ovation. Quel prédicateur il aurait pu être !

J'avais pu l'isoler pendant quelques minutes de ceux qui se pressaient autour de lui, et lui rappeler le temps où nous avions quinze ans. Il était devant moi, tendu, souriant appuyé sur sa canne, avec sa lavallière et son chapeau noir d'artiste des années 20. Il boitait un peu, éprouvait des difficultés à marcher. Tu vois, me dit-il, les jambes commencent à me trahir, mais la carcasse tient bon, et le moral ne flanche pas. Je savais qu'il ne flancherait jamais chez un homme de cette trempe. Il quittait Alger le lendemain, devant, je crois, retrouver quelque part du côté de Lambarene, son ami et complice en altruisme, le docteur Schweitzer.

Je n'ai pas eu l'occasion de le revoir. Elle ne me sera plus donnée. Il est toujours triste de voir s'effriter sa jeunesse...

Marcel BARBOTTE

l'exportation, dans les primes agricoles comme en Beotie ou, grâce à l'irrigation, on récolte le coton et le tabac. La, on saisit une autre manière d'être Beotien !

L'opposition entre le passé et le présent est encore plus surprenante au bord de la mer. Sounion dresse les ruines de son temple dédié à Poseidon dans un site qui a peu changé depuis l'antiquité, tandis qu'Eleusis, devenu premier chantier européen de réparation de bateaux, a développé tout un arrière-pays d'usines dont la laideur et la pollution n'ont rien à envier à celles de la Ruhr. On chercherait en vain à retrouver dans ce paysage de l'apocalypse industrielle le cadre simple où se déroulaient les Mystères d'Eleusis. Le choix est important pour le

lui montre la continuité des civilisations. Le lendemain, il peut se défendre dans l'île d'Egine et se baigner dans la mer à la station d'Aghia-Marina.

Le présent ne doit pas fatalement tourner le dos au passé. La Grèce peut sortir de sa pauvreté en entrant dans la communauté européenne. L'Europe n'en fera pas un état assisté, en l'aidant à entretenir et à rechercher un patrimoine culturel qui appartient à l'humanité tout entière. Mikis Théodorakis a choisi les percussions de Strasbourg et le Chœur national de France pour jouer et chanter son « Canto General ». Ne faut-il pas y voir un symbole ?

Marcel VIGREUX et Claude PEQUINOT

Une histoire de pêche ou... souvenir d'un maître d'école

André et la classe, cela fait deux. André et la pêche, cela fait un.

La classe, n'est-ce pas André, on y fait son petit bonhomme de chemin, en essayant d'avoir le moins d'ennuis possible avec le travail, la discipline, le maître et tout un tremblement que peut vous occasionner une classe où l'on vient parce qu'il faut y venir.

Et tu travailles en pensant à ton voisin qui a pris une si belle brème, en pensant à la ligne que tu as montée, à l'hameçon spécial que tu achèteras ce soir, en pensant au bon petit coin, là-bas, dans la rivière, à l'ombre des saules, en contre-bas du canal.

Mais ça, c'est pour l'amusement la pêche pour rire, la pêche d'amateur. La véritable se tient au tournant du canal, près des peupliers qui frissonnent continuellement sans pouvoir s'arrêter jamais. C'est là que tu iras jeudi, à point d'heure, pour être le premier sûr d'avoir la bonne place.

Tu arriveras donc, sans bruit, dans l'aube naissante. L'herbe mouillée se fera ta complice pour étouffer les pas. Tu t'arrêteras. Silencieusement tu regarderas cette eau immobile, couleur de métal ce brouillard léger qui en monte et laisse entrevoir là-bas, au milieu, la perle énorme de quelques fleurs de nénuphars. Rien ne bougera, sauf le brouillard qui s'effilochera peu à peu. Puis soudain là-haut sur les peupliers, les ramiers, dans un long roucoulement salueront, en même temps que la tierce, la venue du soleil.

Une petite grenouille, sur le bord fera « floc » dans l'eau. Tu ne l'aurais pas vue, elle t'a surprise, hein ? Au large, parmi les disques verts des feuilles, quelques bulles monteront du fond et brusquement ton instinct de pêcheur se réveillera en entendant le saut matinal d'une carpe. Tu regarderas, un rond s'élargira, ses rides s'atténueront, l'eau redeviendra unie, sans vie apparente, mystérieuse, enveloppant toutes tes espérances.

Mais revenons-en à notre affaire. Ce n'est pas là que tu es allé

hâtivement ces trois ou quatre matins ou tu arrivais à l'école si péniblement à l'heure.

Je t'ai regardé : un peu sale, ta toilette expédiée, tes yeux et ta pensée là-bas. J'ai deviné qu'il y avait un « événement », un petit quelque chose qui avait changé le cours de ta vie d'écolier, ces jours-là.

Et je t'ai vu montrer d'énormes écailles de poisson, grosses comme nos piécettes d'argent. Témoignage magnifique et irréfutable de tes prises, André ! « A la ligne ? Au canal ? » t'ai-je dit. Tu as répondu oui, mais comme quelqu'un qui n'a pas envie d'en dire davantage. Et je n'ai pas insisté.

Cela, je me souviens, a duré quatre jours, puis brusquement, il n'a plus été question, ni de pêche, ni de poisson. J'en ai conclu que ça ne mordait plus. Et tu es arrivé en avance, tu as un peu mieux travaillé. Tu étais même, par moment, réellement en classe.

Jeudi, j'ai eu l'explication. Jeudi, tu ton oncle, le coiffeur, pêcheur enragé. Nous avons parlé de pêche, bien entendu. D'un air quelque peu préoccupé, comme quelqu'un qui s'interroge sur un fait imprévu, il m'a dit, tout en cisailant mes cheveux :

— J'avais placé mes nasses, dans la rivière en aval du pont, au tournant, vers le pré de Robert. Quatre matins de suite, j'y suis allé, rien dedans ! Quelqu'un passe avant moi et me les lève. Si je savais qui ? Je les ai changées de place. Je verrai demain. Cela a pourtant l'air de mordre ces temps-ci. Mon neveu, André, fait même de bonnes pêches.

Il n'en pensa pas plus long. Moi si. L'explication était là. J'ai donc su que tu avais repéré l'endroit des nasses et que tu évitais gentiment à ton oncle la peine de les lever. Le jour où il les a changées de place, tu as été bredouille, André !

Demeure sans crainte, je suis resté bouche close, je n'ai pas sourcillé. Mais avoue que l'esprit de famille et toi, cela fait encore deux !

H. COGBLIN